

Stéphane Crête
MARQUER LE TEMPS
ENTRE PROFANE ET SACRÉ, LA RECHERCHE DE NOUVEAUX RITUELS
Montréal, Le Jour, 2021, 235 p.

Marie-Pier Beauséjour
Université Concordia

« Il faudrait faire quelque chose. » Devant la brèche qu'ouvre inmanquablement le décès d'une personne, ces paroles traduisent bien le sentiment d'impuissance partagé par plusieurs. Faire quelque chose, mais quoi ? C'est la question à laquelle Stéphane Crête, d'abord connu pour son parcours de comédien, tente de répondre en livrant quelques réflexions puisées de son cheminement personnel. En parallèle de sa carrière d'artiste transdisciplinaire, l'auteur est célébrant depuis une dizaine d'années et cultive un intérêt profond pour le travail rituel. D'entrée de jeu, l'auteur qualifie son ouvrage comme un véhicule de partage de connaissances et d'expériences pour accompagner les lecteur·trice·s aspirant à marquer le temps, abordant le rituel comme réponse au besoin de « faire quelque chose ».

Les huit chapitres qui structurent cet ouvrage sont répartis en trois parties qui représentent trois temps du parcours de l'auteur : 1) Devenir célébrant ; 2) Au cœur du rituel et 3) Sur le terrain. L'ouvrage s'ouvre avec un premier chapitre intitulé « Genèse (ou récit d'auto-initiation) » qui, comme son titre l'indique, raconte les débuts de la quête de sens de l'auteur. De l'enfant habité par des sentiments ambigus à l'égard de l'institution catholique, en passant par l'adolescent curieux et avide d'explorer diverses autres formes que peuvent prendre le religieux, on apprend que l'auteur a été fondamentalement marqué par l'expérience du deuil d'une amie d'enfance, alors qu'il entamait sa trentaine. Après avoir assisté à une célébration funéraire pour son amie, l'auteur est habité d'un sentiment d'insatisfaction et animé d'un désir viscéral de trouver du sens, de « faire quelque chose » d'autre que cette cérémonie initiale. Cette expérience est le moteur de son exploration rituelle approfondie, ponctuée entre autres par des expériences de pèlerinage dans le désert, au bout de laquelle l'auteur réalise que sa mission est de « démocratiser la mort et ritualiser l'amour » (p. 44), faisant de l'accompagnement rituel un geste de contribution sociale intégrée à toutes les sphères de la vie (quotidienne, amicale, intime, sociale et professionnelle).

Au deuxième chapitre, « Profession : célébrant », l'auteur présente les principes généraux qui sous-tendent sa pratique de célébrant. Selon lui, au moins deux « marqueurs de temps » nécessitent la présence de la figure du célébrant : les mariages et les funérailles. Ce chapitre retrace un parcours d'apprentissage *via negativa* par l'observation de cérémonies désincarnées, cultivant un rapport confus avec le catholicisme tout en semblant être dénuées de « sacré » (p. 51). L'auteur fournit des détails sur sa conception du travail de célébrant qui possède un double rôle organisationnel (pragmatique) et symbolique (dimension rituelle, porteuse de sens).

La deuxième partie, « Au cœur du rituel », s'amorce avec le chapitre 3 consacré à la recherche d'une définition du rituel selon la technique de l'entonnoir (du général au particulier). Le rituel étant un concept polysémique et transdisciplinaire, ce tour d'horizon qui puise dans les travaux d'une pléthore d'ethnologues et d'anthropologues, notamment Mary Douglas, Martine Segalen, Denis Jeffrey et Claude Rivière, est nécessaire pour situer les lecteur·trice·s et reflète la rigueur de la démarche de l'auteur. Même si plusieurs définitions coexistent, le rituel peut être défini comme un outil pour prendre conscience des étapes de la vie, les souligner et les célébrer (p. 80).

Le quatrième chapitre, « Le sens propre », propose une sorte d'abécédaire de « mots en perte de sens » pour tenter de les contextualiser, sans prétention de les redéfinir, mais en consultant sociologues et poètes pour constater que chacun·e leur donne un sens propre. S'attarder au sens des mots « mystère », « religion », « sacré », « fête », pour ne nommer que ceux-là, démontre le grand souci de l'auteur d'éviter la confusion, tout en offrant aux lecteur·trice·s l'occasion de revisiter ces termes sous un éclairage nouveau.

Pour clore la deuxième partie, Stéphane Crête souhaite rendre accessibles les savoirs sur lesquels repose sa pratique rituelle en fournissant aux lecteur·trice·s les éléments clés qui composent le rituel. L'auteur présente d'abord les bases conceptuelles du rituel, avec entre autres des références à Van Gennep, Turner et Guy Ménard, pour ensuite présenter des apprentissages tirés de l'art performance applicables au travail rituel. Le chapitre se clôt sur la présentation de la « règle des 3C » : confidentialité, consentement et contribution, ainsi que sur une mise en garde sur les dérives potentielles et l'importance de certaines conditions à respecter pour veiller au bon déroulement du rituel.

La troisième et dernière partie, intitulée « Sur le terrain », est ancrée dans l'expérience concrète de l'auteur. Le chapitre 6, « Rites sociaux », présente des rites d'union et de deuil tels que

mis en œuvre par l'auteur¹. Dans sa réflexion sur les rites de deuil, Crête se réfère à l'essai *Réenchanter la mort* (Actes Sud, 2018) de la journaliste et réalisatrice Youki Vattier pour souligner un « grand problème » sociétal : le fait que l'on aurait « dé-socialisé » la mort, faisant d'elle une chose privée qui doit se vivre seule. Pour réenchanter la mort il s'agit donc de la resocialiser, et pour l'auteur cela veut également dire la « repoétiser » (p. 183). Selon lui, il importe de penser la ritualité entourant la mort au-delà de la célébration des funérailles, puisqu'il y a plusieurs autres moments et façons de « faire quelque chose » devant la mort d'un·e proche (toilette, veillée, adieu au visage, dispersion, commémoration, etc.).

Dans le chapitre 7, l'auteur utilise l'exemple d'un rituel auquel il a participé au cours d'un pèlerinage dans le désert pour « décoder » les grandes étapes du rituel. Cela permet par la suite d'offrir un canevas pour des funérailles, en tenant compte de la diversité que celles-ci peuvent incarner.

Enfin, le dernier et très bref chapitre prend la forme de confessions dans lesquelles l'auteur se livre sur les aspects de certains rituels susceptibles de générer en lui de l'agacement, voire de l'animosité. Il propose ainsi une liste de « signaux d'alarme » à surveiller et des écueils dans lesquels ne pas tomber.

En somme, les lecteur·trice·s ne doivent pas s'attendre à trouver un répertoire de rites « tout faits » dans lequel puiser selon leurs besoins. L'objectif de cet ouvrage est d'inviter à l'introspection, la réflexion, la méditation et l'exploration sur ce besoin humain de souligner le passage du temps. Selon Stéphane Crête, l'élaboration d'un rituel adapté et « efficace » ne peut se faire sans une profonde réflexion, une attention à la nuance et une grande souplesse. Le contexte pandémique dans lequel cet ouvrage est paru a empêché plusieurs funérailles d'avoir lieu, suspendant le temps du deuil, mais mettant au jour la nécessité, l'utilité, la puissance du rituel. Bref, ce livre est une invitation à « prendre le temps de marquer le temps » dans un esprit de reconnexion à soi et aux autres et il fournit amplement de quoi aiguiller les lecteur·trice·s dans une quête collective de sens.

¹ Pour les besoins de ce compte rendu, nous escamoterons les rites d'union pour nous centrer sur les rites de deuil.